

Karnaval du 6 février 2016 à Rennes : **des victimes des violences policières témoignent**

Le samedi 6 février en fin de journée, le préfet d'Ille-et-Vilaine, Patrick Strzoda, dresse un bilan devant la presse locale et la caméra de France 3. Il mentionne les échauffourées de l'après-midi, lesquelles s'étaient produites dans un contexte de carnaval militant anti-aéroport à la fois joyeux et déterminé. Sur son ordre, les forces de police avaient fait preuve elles aussi d'une détermination sans faille ni distinction, non pas cette fois dans le registre de l'animation festive mais bien dans celui de l'agressivité et de la violence physique. Le préfet déclare entre autres que « *les dégâts sont importants, mais pas de blessés, ni parmi le public, les badauds extrêmement nombreux. Parmi les forces de l'ordre, un blessé léger. Et pour les manifestants pas de blessés non plus...* »

C'est pourquoi, en écho à cet aplomb inconsideré du représentant de l'État, niant l'évidence, il nous paraît utile de publier quelques témoignages recueillis depuis.

CE SAMEDI 6 FÉVRIER À RENNES, J'AI ÉTÉ VICTIME D'UN TIR TENDU DE GRENADE LACRYMOGÈNE

Rue de Plélo, vers 16h30 peut-être, je marchais sur le trottoir, parallèlement au cortège qui avançait vers le carrefour avec la rue Tronjoly. Les forces de l'ordre venaient de remonter au pas de gym vers ce carrefour et en bloquaient l'accès. Puis elles ont commencé à faire mouvement pour repousser les gens vers la rue d'Isly d'où ils venaient. En retrait, je me suis arrêté et j'ai observé les premiers tirs de grenades en oblique alors que les CRS avançaient. Mon fils qui me rejoignait m'a crié de fuir : il venait de voir un CRS qui me tenait en joue, à 10 m de moi (peut-être moins), sur le même trottoir, coté Colombier. J'ai regardé cet homme sans comprendre, sidéré face au **canon énorme qu'il pointait sur moi**, épaulé : nous n'étions que deux face à lui, et sans aucune attitude ambiguë à son égard. J'ai ouvert les bras et les mains en signe d'apaisement en me tournant face à l'homme, toujours incrédule quant à ses intentions. Paniqué, mon fils m'a encore crié plusieurs fois de m'enfuir. J'ai alors réussi à bouger, presque tiré par le bras, pour m'éloigner.

L'impact a eu lieu à ce moment, alors que je tournais le dos au tireur en m'enfuyant. **Le projectile m'a atteint violemment aux fesses** en dégageant sa fumée irritante. Revenus rue d'Isly, dans la confusion de la charge, nous avons vu **la brutalité aveugle des forces de l'ordre se déchaîner sur des personnes isolées** ; même de jeunes ados ont été malmenés **sous nos yeux, attrapés, bousculés et jetés au sol ! Une passante, de 60 ans peut-être, a subi le même sort parce qu'elle se trouvait là.**

Plus tard, toujours choqué de ce qui m'était arrivé, j'ai approché un gradé (adju-
chef, je crois) place de la Mairie. Je lui ai demandé si le tir tendu était entré dans
les procédures. Il m'a dit que c'était tout à fait impossible et que de toute façon,
les affrontements étaient filmés (exact, j'avais vu auparavant, rue de Plélo, un
agent avec le sigle V sur le dossard et portant une caméra sur une perche
télescopique). Devant mon indignation, il m'a dit de porter plainte.
[...]

Le tir est délibéré, réfléchi, puisqu'il a attendu que je présente mon dos, pensant
minimiser les risques de blessure peut-être ? (que d'attentions !) Je suis resté
choqué et nauséux le reste de l'après-midi. Ce lundi matin, mon noble derrière
est encore "mâché" et sensible. Des connaissances de mon fils nous ont rejoints
plus tard place Sainte-Anne et ont raconté aussi avoir été **roués de coups aux
bras, torse, jambes...** sans avoir jamais provoqué les forces de l'ordre en
aucune manière : simplement, il ne fallait pas être là.

&

TÉMOIGNAGE D'UNE ANTI-AÉROPORT SUR LA MANIF- CARNAVAL DE RENNES, LE 6 FÉVRIER 2016

[...] « **Aujourd'hui, j'ai été MATRAQUEE !**

samedi 6 février

Fin de défilé carnavalesque anti-aéroport et son monde à Rennes... La foule se
disperse. Nous en faisons partie. Nous marchons tranquillement, bras dessus-
dessous, masques retirés, sur le trottoir d'une grande avenue, pour regagner
notre voiture. Tout à coup, les gens courent et nous doublent. Je ne peux pas
courir, mais nous accélérons le pas. Nous devinons une charge policière avec jets
de lacrymos. Tout droit : un barrage policier. À gauche : une petite rue. Nous la
prenons. Les gens ne courent plus. Nous avons ralenti notre pas.

Peut-être cinq mètres de parcourus et **je reçois un (des ?) coup(s) dans le
dos**. Puis les coups pleuvent. Toujours par-derrière, mais sur les cuisses cette
fois. Je continue à marcher ? Je suis arrêtée ? Je ne sais pas. **Je sens juste les
coups acharnés qui continuent encore et encore. La douleur est là. J'ai
terriblement mal**. Je ne dis rien ? Je ne sais pas. J'entends seulement Alain qui
crie, qui crie : « arrêtez ! arrêtez ! » Il ne me lâche pas. Je reste accroché à son
bras.

Je ne me retourne pas. Je n'ai pas vu le policier agresseur. Voulait-il me mettre au
sol ? Je ne suis pas tombée. Peut-être est-ce la raison de son défoulement sur
mes cuisses. Et puis ça s'est arrêté. Trois à quatre mètres parcourus et une
terrasse de café, pleine. Les gens ont-ils vu ? On veut me faire asseoir. J'en suis
incapable. J'ai mal. Je suis debout. Je peux parler, mais difficilement. C'est
l'émotion, l'incompréhension de ce qu'il vient de m'arriver...

La route a été longue pour regagner notre voiture, puis notre domicile.

J'ai pu joindre au téléphone quelques proches pour les nouvelles : un camarade a eu moins de chance que moi : **matraqué à la tête, il est aux urgences...**
Je ne veux pas être une martyre : je témoigne et dénonce : je suis une victime.
[...]

lundi 8 février

[...]

Aujourd'hui je suis allée chez mon médecin traitant, parce que :

[...]

Extraits du certificat médical fait ce jour, pour « ***coups de matraque...*** »

+ **hématomes** à la face postérieure des cuisses - face postérieure interne G, hématome de 10cm de diamètre - face postérieure D, hématome de 5 cm de diamètre + douleurs à la pression, douleurs nettes - au niveau des muscles paravertébraux - du rachis dorsal et lombaire

+ **douleurs à la pression** - au niveau des omoplates

+ **souffrance psychologique**

Un traitement médicamenteux à viser antalgique est prescrit ainsi que des radios (**suspicion de fractures de côtes**).

Un traitement anxiolytique a été prescrit.

[...]

&

Ambiance carnaval. Repas champêtre. Début du défilé. Sourire, farine et musique.

Et cette idée d'une lutte que nous sommes en train de mener me revient, plus vive. Au loin, si près, les forces de l'ordre...

Des manifs, j'en ai vécu quelques autres. Mais là, je me sens vite tendue. Partir ? Je suis présente pour soutenir, je ne vais pas fuir ! Bien que j'en aie de plus en plus envie...

Autour de moi, gaz lacrymos. La foule qui se dit non-concernée par cette lutte (ce jour-là en tout cas...) en prend plein ses mirettes.

L'étau semble se resserrer. Les visages s'angoissent. Les CRS nous *engagent* dans une rue.

Je sens qu'il faut partir. Alors nous partons. Mais les bleus se mettent à charger. Nous sommes les 1ères sur leur trajectoire. Nous tentons d'avancer pour sortir de ce piège, mais sommes oppressées entre voitures-témoins et CRS hurlant, frappant, gazant... Il(s) nous somme(nt) de partir, sans nous en laisser le temps.

Coups de matraque dans le dos pour mon amie, sur le coude pour moi en tentant de la protéger. **Gazage à moins d'un mètre directement dans les yeux** pour elle, juste pour s'être retournée. Totale confusion au sein de cette

hostilité démesurée.... Elle n'y voit plus rien, je nous guide jusqu'à ce que nous nous échappions.

Quelques longs instants de souffrance et d'obscurité ainsi que **deux hématomes à l'épaule** pour mon amie. Une déchirure musculaire au bras entraînant une **invalidité partielle**, et ce depuis déjà 10 jours, pour moi.



Mon Carnaval du 6 Février... à Rennes. Pour dire non au projet d'aéroport à Notre-Dame-Des-Landes, soutenir les agriculteurs locaux, la ZAD et ceux qui la font vivre... On lutte pour que des agriculteurs ne se fassent pas expulser, contre l'artificialisation du territoire, contre un aéroport absurde, contre le saccage d'espaces naturels riches d'une biodiversité trop rare et fragile dont l'importance reste ignorée de beaucoup... contre quelques intérêts privés au détriment de tous... contre les abus d'autorité, renforcés par l'état d'urgence, où tout militant « écolo » est considéré comme terroriste potentiel.

Ce jour-là, 6 février, ça commence par un pique-nique partagé, très convivial, une bonne ambiance malgré la forte présence policière tout autour de la place du parlement. Le joli cortège part dans les rues de Rennes après que les règles du « jeu » soient dites, se faire remarquer auditivement (musique, pétards...) et visuellement (jets de farine...).

Au début de la déambulation – à part nous autres, animaux bariolés – on ne voit que ces gens dans leurs sinistres carapaces, et quasiment pas de passants. Nous sommes à la fin du cortège et voyons les traces qu'il laisse derrière lui. On se dit que les tags et vitrines cassées serviront de prétexte (nul certes) aux médias pour dire que nous ne sommes qu'une bande de sauvages énervés, et qu'à ce désordre répondront plus vivement les forces de l'ordre.

En effet, dès notre arrivée place de la République, on les sent remontés... Les premiers nuages de lacrymogènes... Le peuple de grands et de petits, de vieux et de moins vieux, issus du cortège ou simplement passants, ils semblent ne pas comprendre ce qu'ils voient et ce qui leur prend le visage. Deux amies qui marchaient avec nous préfèrent partir, l'une des deux étant enceinte... Nous changeons donc notre trajectoire de déambulation, et ainsi de suite à chaque mur hostile. Nous arrivons à Charles De Gaulle. Des cordons de CRS sont déjà déployés ou bien ils courent pour se poster tout autour de la place. On reste là quelques instants à les regarder, et reprenons notre chemin. Déjà, non plus de la farine, mais encore des lacrymos... On se dit qu'on n'est pas là pour rien, la cause est juste, on ne doit pas se laisser effrayer. Nous reprenons le Boulevard d'Isly nous diriger vers République. C'est à ce moment-là qu'une nuée de CRS s'étale derrière nous. Tout s'accélère. Ils pressent le pas, on essaye de rester calme, on se dit que si on marche, on ne se fera que bousculer... alors que nous avançons au milieu des voitures, **ils se mettent à frapper le gars à côté de nous, à coups de matraques et de pieds, dans le dos et dans les jambes**, pour le mettre à terre, en lui criant de dégager. **Ils le font tomber et le frappent**, encore. Puis ils nous poussent en criant, puis commencent à **nous taper dans le dos avec leurs matraques**. J'essaye de protéger mon amie qui avait peur depuis déjà un bon moment de leur agressivité, à qui j'avais dit que je

voulais bien partir quand ça deviendrait trop tendu.... Raté ! En traversant le boulevard de la Liberté, on leur crie d'arrêter, qu'on avance. Ils nous tapent encore, en nous criant de dégager. On accélère, ils nous tapent encore. J'ai le réflexe idiot de me retourner pour établir un contact visuel avec la personne à qui je vais m'adresser... **Il m'asperge le visage de lacrymo, à 50 cm...** Par chance je n'avais pas **gardé** la bouche grande ouverte, ce sont mes yeux qui ont mal. Je n'y vois plus rien, j'ai juste eu le temps d'apercevoir des gens **se faire frapper**, et d'autres courir. Je sens que ça va être notre tour... Mon amie essaye de me protéger en me guidant le long de la rue, je lui dis d'essayer d'entrer dans un magasin, elle me répond « ils ne veulent pas ». Je comprends qu'elle parle des CRS. Dans mon flou je m'approche d'une porte de commerçant, le gars crie « dégagez » et ferme la porte, il vient de sortir une autre manifestante...ok « ils ne veulent pas ». Les CRS continuent. Le mur fermé de cette rue s'ouvre enfin sur une autre, nous fonçons, eux ne changent pas de trajectoire. Une fille à une terrasse de café me propose de l'aide, de nous asseoir déjà. Je crache, ça brûle, ma peau, dans mes yeux, partout... La fille m'accompagne aux toilettes pour que je me rince. Un gars sort de là se tenant la tête. **Lui-même qui a du sang partout me dit « bon courage » avec un sourire (j'apprendrai plus tard que ses amis l'ont emmené se faire suturer le crâne à l'hôpital)**. En sortant de là je retrouve mon amie. Elle avait besoin de s'asseoir. **Elle est blessée sérieusement au bras**. Les lacrymos feront encore effet quelques heures, les coups de matraques plus longtemps. Le soir j'ai mal au dos, à l'omoplate, ça durera quelques jours. On a pris des nouvelles des copains, l'un s'est pris un **tir de flash-ball dans le bas du dos** quand son copain se faisait tabasser au sol, où il s'était allongé en espérant que la fureur le contourne... Je ne représentais un danger pour personne, je n'ai fait que marcher... je ne « méritais » pas cette violence. Certains ont choisi de chanter, de faire du bruit, d'autres de coller des affiches, d'autres de jeter de la farine, d'autres des pétards d'autres de taguer, peindre ou casser des vitrines, d'autre plusieurs choses en même temps... De tout ça je n'ai rien vu qui puisse justifier de tels comportements des forces de l'ordre. Censées protéger la population, elles n'étaient là que force de répression. Affligeantes... Ils ont essayé de semer la terreur pour nous dégoûter de lutter. Tabasser sur le trottoir sans distinction pour certains, à l'abri des regards dans le camion, finir pour d'autres avec des peines de prison ferme sous des accusations foireuses pour « faire exemple »... Ils ne font que nous donner d'autres raisons de lutter... Alors, à la prochaine !

*